

Novembre MCMVII

Année XII — N° IX

L'Âme Latine

Revue de Littérature, d'Art et de Sociologie.

Directeur : ARMAND PRAVIEL



Dans ce Numéro :

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

GEORGES DEHERME

L'Anarchie présente.

PAUL BOURGET

LE LIVRE DU JOUR

A propos de *L'Emigré*.

HENRY MUCHART

L'ENCLOS DES POÈTES

Le Nouveau Livre de F. Saisset.

AGENORE FRANGIPANI

FLORILÈGE

A la Jeunesse.

EMMANUËL DES ESSARTS

Chanson Catalane.

J.-R. DE BROUSSE

Prière de Berceau.

ALPHONSE GERMAIN

CHRONIQUES

Philosophie et Religion.

HENRI ARRÈS

Le Mouvement Régionaliste.

H. R.

Notes Bibliographiques.

F. C.

Les Livres d'Art.

L'ÂME LATINE

Echos.

Un An : 5 francs.

Le Numéro : 0,50



TOVLOVSE

Rue des Lois, 39

Téléphone 2-68.

COMITÉ d'ADMINISTRATION

Armand PRAVIEL, *Directeur*.
Joseph AUBÈS. — Charles-Maurice BELLET
Robert de BOYER-MONTÉGUT. — J.-R. de BROUSSE. — Emile DENIAU.
Pierre MARTY. — Louis THÉRON de MONTAUGÉ.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction,
s'adresser à M. Armand PRAVIEL, directeur, rue des Lois, 39.
Pour l'Administration,
s'adresser à M. Robert RIBES-MÉRY, 14, rue Bayard, Toulouse.

L'ÂME LATINE est en vente à Paris : à la librairie BLOUD et C^{ie}, 4, rue
Madame, et à la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 85, rue de Rennes.

L'ÂME LATINE publie régulièrement les Chroniques suivantes :

Dialogues avec l'Autre	ARMAND PRAVIEL.
L'Enclos des Poètes.	FRANÇOIS TRESSERRE.
Les Romans et la Critique.	LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ.
Histoire, Questions Sociales, Voyages.	ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT.
Philosophie et Religion.	ALPHONSE GERMAIN.
Les Journaux.	ALEXANDRE COUTET.
Propos de Théâtre.	GEORGES BRUNET.
La Boîte à Musique.	EMILE DENIAU.
Notes d'Art.	KALOPHILE.
Notes Sociologiques.	CHARLES MAURICE-BELLET.
Le Mouvement Social.	RENÉ DE MARANS.
Le Mouvement Félibréen.	J.-R. DE BROUSSE.
Le Mouvement Régionaliste.	JEAN MONTRAY.
La Vie Méridionale.	HENRI ROUZAUD.
Chroniques Espagnoles.	J.-M. DREUILHE.
Chroniques Italiennes.	JOSEPH AUBÈS.
Chroniques Septentrionales.	ALEXANDRE COUTET.
Chroniques Belges.	MARCEL CALAS.
Chroniques Suisses.	GONZAGUE DE REYNOLD.
Courrier Méditerranéen	RENÉ ARY D'YVERMONT.

*Nous prions instamment les personnes qui ne veulent pas continuer leur
abonnement de nous renvoyer la Revue, et celles qui constateront quelque
irrégularité dans le service, de nous en avvertir immédiatement.*

Chaque Collaborateur est responsable de ses Articles.

ABONNEMENTS

FRANCE — Un an : 5 fr. || ÉTRANGER — Un an : 6 fr

BLOUD & C^{ie}, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI^{me})

NOUVELLE COLLECTION

ÉTUDES de MORALE et de SOCIOLOGIE

VIENNENT de PARAÎTRE

La Crise Morale des Temps Nouveaux

Par Paul BUREAU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ LIBRE DE DROIT DE PARIS

Avec Préface d'A. CROISSET, membre de l'Institut.

1 vol. Prix : 4 fr.

Franco : 4 fr. 50

Morale et Société

Par George FONSEGRIVE

1 vol. Prix : 3 fr. 50

Franco : 4 fr.

Le Travail à Bon Marché

(ENQUÊTES SOCIALES)

Par George MÉNY

Avec Préface de l'Abbé LEMIRE, député du Nord.

1 vol. Prix : 3 fr. 50

Franco : 4 fr.

DEMANDER LE CATALOGUE

BLOUD & C^{ie}, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI^{me})

LES LANGUES VIVANTES

Revue Illustrée d'Enseignement Pratique

ALLEMAND, ANGLAIS, ESPAGNOL,
ESPERANTO, FRANÇAIS, ITALIEN

Paraît le 10 de chaque Mois

Du 25 Septembre au 10 Juillet.

Directeur : J.-P. HAHN

ABONNEMENTS :

Revue Complète :

France 7^{fr} 50
Etranger 9 50

Trois Langues :

France 6 » »
Etranger 7 » »

Deux Langues :

France 4^{fr} 50
Etranger 5 50

Une Langue :

France 3 » »
Etranger 4 » »

Un Numéro : 0 fr. 50 c.

Abonnement d'Essai, trois mois (France) : au tiers du prix annuel.

ENVOI GRATUIT D'UN SPÉCIMEN

DEMANDER LE CATALOGUE

BLOUD & C^{ie}, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI^{me})

VIENNENT de PARAÎTRE

Vers l'Action

Par L. PÉCHENARD

ÉVÊQUE de SOISSONS

Ancien Recteur de l'Institut Catholique de Paris.

1 vol. Prix : 3 fr. 50

Franco : 4 fr.

Lamennais et Lamartine

Par Christian MARECHAL

Agrégé de l'Université.

1 vol. Prix : 3 fr. 50

Franco : 4 fr.

BRUNETIÈRE

NOTES et SOUVENIRS (avec un PORTRAIT)

Par Victor GIRAUD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

1 vol. Prix : 1 fr.

Franco : 1 fr. 20

DEMANDER LE CATALOGUE

BLOUD & C^{ie}, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI^{me})

NOUVELLE COLLECTION

Bibliothèque Régionaliste

Frédéric CHARPIN, Directeur

Volumes in-16 illustrés. — Prix : 1 f.; franco : 1 f. 20

La Bibliothèque Régionaliste s'intéresse à tout ce qui concerne la vie des provinces ;

La Bibliothèque Régionaliste étudie l'histoire, les traditions, les légendes, les littératures, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les sites, les ressources économiques et les mœurs de toutes les régions françaises ;

La Bibliothèque Régionaliste renseigne sur toutes les manifestations de l'*esprit particulariste*, en France et à l'Étranger ;

La Bibliothèque Régionaliste, par ses publications de vulgarisation et de propagande, a pour but la *renaissance provinciale*.

Viennent de Paraître :

Les Littératures Provinciales, par Charles BRUN, délégué général de la *Fédération régionaliste*, agrégé de l'Université. — 1 vol.

Aix-en-Provence, par J. CHARLES-ROUX, ancien député. — 18 gravures hors texte. — 1 vol.

Sous Presse :

Le Pays de Metz et les Gloires Messines, par G. DUCROCQ, rédacteur à l'*Austrasie*. — 1 vol.

DEMANDER LE CATALOGUE

Questions Sociales et Politiques.

On connaît assez les déboires qu'a subis M. Georges Deherme. Le fondateur des Universités Populaires et de *la Coopération des Idées* a été exilé de son œuvre, trahi par ceux qu'il croyait ses amis. Aujourd'hui que sa revue ne paraît plus que d'une façon intermittente, il nous a semblé mauvais qu'une telle parole ne se fit plus entendre. Aussi, tout en laissant à M. Georges Deherme la liberté et la responsabilité de ses opinions, lui avons-nous offert la tribune de *l'Ame Latine*.

Ceci ne change rien à nos divergences d'opinions, mais prouvera du moins que nous n'avons jamais voulu étouffer sous le silence les âmes honnêtes qui contiennent les germes d'une renaissance française, et que, d'un autre côté, fréquenter chez nous ne saurait compromettre personne, gêner aucune conviction, blesser aucune susceptibilité.

Nous espérons que M. Georges Deherme voudra bien nous continuer la précieuse collaboration qu'il inaugure aujourd'hui.

L'AME LATINE

L'Anarchie présente.

L'Ame Latine m'offre une tribune. Je l'en remercie.

On s'étonnera sans doute qu'un positiviste parle librement chez des « calotins ». Rien de plus naturel pourtant. On n'est libre que par la discipline, on n'aime la liberté que dans la règle. Le positivisme et le catholicisme sont une discipline et une règle pour la pensée et

la conduite. On peut s'entendre, on peut s'associer, puisque nous pouvons savoir dans quelle mesure et pour quelle fin.

Il fut un temps où je me scandalisais des procédés tyranniques de ceux qui se disent libres-penseurs. J'ai reconnu depuis que ceux qui ne subordonnent point leurs raisons, leurs caprices et leurs mouvements à un statut social ou religieux ne sauraient penser, vouloir et agir vraiment. Et ainsi ils deviennent d'instinct, involontairement ou méchamment, les pires adversaires de toute discussion, de toute volonté, de toute action, et donc, de la liberté comme il convient de l'entendre.

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai devant moi l'admirable spectacle de la rade de Toulon, avec ses cuirassés, ses torpilleurs, ses vapeurs, ses bateaux de pêche et de plaisance, qui évoluent librement avec une apparente facilité. C'est qu'une discipline y préside, et d'autant plus ferme qu'il y a plus de force en jeu, c'est aussi qu'une règle rigoureuse est appliquée à tous. Et c'est ce qui fait la liberté. Que des fous revendiquent la libre manœuvre — cela viendra — et il n'y aura plus de liberté pour l'ensemble. Chaque navire gênera les autres. Tout se heurtera. L'anarchie suscitera la tyrannie générale réciproque. Il n'y aura plus qu'à rester en place et à se garer. Et c'est ce que des lois dites protectrices ne tarderont pas à imposer.

La société française en est à peu près là.

*
* *

L'anarchie est profonde, en effet. Elle est dans les cœurs, elle est dans les esprits, elle est dans les institu-

tions. Si les choses vont tout de même comme nous voyons qu'elles vont, c'est que les instincts, la logique, le mécanisme qui se sont formés, au cours des siècles de foi et d'ordre, par un lent travail d'organisation, ont encore assez de force pour proroger la vie du monstre.

Si toutes les absurdités et les aberrations s'expriment dans le total, ce serait d'une médiocre psychologie de ne pas reconnaître, même chez les individus les plus dissociés, si je puis dire, des sentiments organiques qui résistent encore à la dissociation complète.

Quoi de plus curieux, par exemple, que de voir un ministre, poussé au pouvoir au moyen de la plus abjecte démagogie, se faire le défenseur de la hiérarchie et de l'ordre ?

Imposture, pensera-t-on. -- Moins qu'on ne le pourrait croire.

Ainsi, tout dernièrement, j'écoutais le babillage philosophique d'une femme fort intelligente, qui a su mettre assez de logique dans son activité économique pour se créer une situation artistique enviable, mais non pas assez de direction dans ses affections pour se constituer un foyer heureux.

Les idées qu'elle exposait, comme sa vie gâchée, sont bien représentatives de ce temps.

Elle parla d'abord de la femme. Et, naturellement, elle répéta toutes les billevesées courantes. « On doit faciliter à la femme de « s'émanciper » par le travail, parce qu'il en est qui ne sont pas mariées et qui n'ont pas de goût pour la prostitution ». Or, nous savons, précisément, que le travail des femmes les écarte du mariage et les pousse à la prostitution.

« Il était inique que les femmes mariées n'eussent pas la disposition de leur salaire ». Attendons les effets de la nouvelle loi pour constater jusqu'à quel point cette mesure de justice contribuera à la désorganisation familiale.

« Quant au divorce, il doit être aussi large et aussi facile que possible, puisqu'il y en a qui souffrent du faible lien qui subsiste encore ». — Les faits eux-mêmes n'y peuvent donc rien, ou on les interprète suivant ses humeurs. N'ayant plus la vigueur morale de revenir à la vérité morale et religieuse du mariage indissoluble en principe, on est conduit à penser que c'est dans ce qui reste de règle qu'est le mal produit en réalité par le relâchement.

Inutile d'insister. On entend tous les jours ressasser ces sophismes, et les journaux ne se lassent pas de nous les servir en chroniques. Cela plait. Cela semble juste. Cela est rationnel. On part d'un cas, d'un individu, d'une catégorie, sans plus se préoccuper des répercussions. On retourne ainsi, par l'abus de la pensée égotiste et anarchique, au chaos primitif, d'où la dure nécessité avait fait sortir nos sauvages ancêtres de l'âge de pierre.

Mais la conversation continua... On en vint à évoquer la multiplicité croissante des crimes... Ici, notre féministe modifia tout son point de vue.

« On n'est jamais assez sévère pour les brutes qui tuent. S'ils sont des fous, tant pis. Il faut les supprimer comme des chiens enragés. La peine de mort est un exemple qui peut effrayer les autres ».

Voilà l'instinct social dans toute sa vigueur, — jusqu'à la férocité ! Comment cette dame pouvait-elle accorder cela avec l'imbécile individualisme précédent ? Voilà le mystère des cerveaux intoxiqués.

Ces deux modes coexistent bien dans son esprit, et, certes, ce n'était pas sans retentir plus ou moins dans ses actions.

On l'eût bien scandalisée sans doute, si on lui avait dit que la violence impulsive d'un gorille attardé est moins nocive que la proclamation de certains « droits », et aussi que le sacrifice de l'individu est moindre de le maintenir dans une condition où il s'est placé lui-même que de lui trancher la tête.

Et tous les Français sont ainsi. Ils ne sont pas anarchistes intégralement, dans tous les cas et toujours, ils le sont chacun par quelque côté, dans certaines conjonctures, à leur moment. Le malheur est qu'au lieu que ce soient les lois qui contiennent ces accès d'hystérie, ce sont ces accès qui influencent le plus les Parlements dans le travail législatif.

Chacun de nous est contaminé, plus ou moins. Nous participons tous au désordre de quelque manière, soit intellectuellement, soit sentimentalement, soit pratiquement. Et il ne nous est pas toujours loisible de nous y refuser. Nous sommes entraînés par le courant. Il faut une grande force interne, la foi ou le caractère, rien que pour ne pas aller tout à fait à la dérive dans le tohu-bohu de l'épouvantable débâcle morale et spirituelle dont mourra peut-être la civilisation occidentale.

Cette force, il la faut plus grande encore pour entreprendre d'agir socialement.

Un régime électoral que l'imbécillité métaphysique seule a pu concevoir, l'ignorance préparer, l'inconscience

réaliser et que la trahison seule peut maintenir, un régime qui vit de corruptions et de lâchetés a mis toutes les puissances à la disposition de l'anarchie dispersive. Et d'abord celle, redoutable entre toutes pour les rhéteurs que sont devenus les Français, des mots.

Ainsi, ceux qui vont à toutes les régressions bestiales sont les « avancés », ceux qui détruisent tout ce que l'humanité a péniblement édifié sont des « réformistes » et les pires ennemis de toute socialité sont des « socialistes ». Il n'y a que les « anarchistes » pour être exactement ce qu'ils sont, et peut-être, parce qu'ils le sont moins que les autres.

Comment faire entendre à une masse abêtie par ses instituteurs, ceux de l'école, ceux de la presse, ceux de la réunion et ceux des Parlements, que s'agiter n'est pas toujours avancer, changer, acquérir ; par contre, que préserver le patrimoine commun n'est pas rétrograder et que préférer un passé glorieux à un présent honteux n'est pas nécessairement enrayer la possibilité d'un avenir meilleur ? Comment lui faire entendre que « le vrai progrès n'est que le développement de l'ordre ? »

Dans la sphère morale, la tâche est encore plus lourde. Comment obtenir de l'individu affolé par le mirage de ses « droits » qu'il se subordonne à l'ensemble, qu'il reconnaisse d'abord ses devoirs, qu'il rentre, en un mot, dans l'orbite de la centripète sociale ?

Si lourde qu'elle apparaisse, il faut pourtant assumer cette tâche pressante. Pour la jeunesse qui lève, si elle a la foi, ce lui sera aisé. Si elle ne l'a pas, son héroïsme sans espoir ne se pourra soutenir que par le caractère. Elle se grisera de l'amertume de Léopardi : « Agis sans espérer ».

L'œuvre de reconstitution est peut-être, désormais, impossible. Sans miracle, elle l'est certainement. Mais la jeunesse française aime les vastes propos. La terre de France fut toujours propice aux miracles.

L'enthousiasme est une fleur rare et magnifique qui ne vient que dans le champ de l'impossible.

Prenons confiance. Avec la jeunesse enthousiaste et généreuse, formons un cordon sanitaire infranchissable à tous les éléments de dissolution et de rétrogradation pré-sociales, reconstituons la société française, saine, forte, prospère, humaine.

GEORGES DEHERME



Le Livre du Jour.

A propos de *l'EMIGRÉ*.

A la suite de l'article qu'il a publié dans notre dernier numéro, notre ami Louis Théron de Montaugé a reçu de M. Paul Bourget la lettre suivante, qui ajoute une riposte énergique à celles que notre collaborateur avait formulées contre certaines critiques adressées injustement à *l'Emigré* :

Paris, 20 Octobre 1907.

20, rue Barbey-de-Jouy.

MONSIEUR,

Trouvez ici mes remerciements pour votre bel article sur *l'Emigré*, si indulgent, mais si intelligent

aussi de ce que j'ai voulu faire dans ce livre. Vous avez bien vu : il n'y a aucun pessimisme dans ce roman. C'est un diagnostic d'un mal : celui des forces perdues que représente encore l'aristocratie. Ma conclusion est celle que vous tirez : que les institutions changent.

Je ne saurais vous dire combien j'ai été sensible à la courtoisie de votre étude et surtout au soin que vous avez eu de ne pas prêter à un analyste systématiquement objectif les sottises badauderies dont la facile raillerie est le thème favori des ennemis de mes idées.

Quand un écrivain se décide à peindre des nobles, il ne peut pas faire autrement que de les montrer dans leur décor. Cela ne signifie pas qu'il soit hébété d'admiration devant ce décor. Cela signifie qu'il est consciencieux et *situe* ses personnages. Cette position d'esprit est, paraît-il, inintelligible à beaucoup de prétendus critiques.

Vous avez remis toute chose à sa place dans ce morceau d'une si rare pénétration.

Croyez que je suis votre dévoué confrère.

PAUL BOURGET

L'Enclos des Poètes.

*Le Nouveau Livre de Frédéric Saisset**

LE dernier livre de Saisset est bien fait pour étonner ceux qui n'ont pas suivi pas à pas l'évolution curieuse de son talent.

On avait gardé le souvenir de ses *Soirs d'Ombre et d'Or*, de ses strophes lamartiniennes et musicales, d'une fluidité charmante, s'en allant *Au Fil du Rêve* ; on entendait chanter en sourdine la mélopée de ses premiers vers ; alors, tout s'estompait dans ses rêveries, les angles s'émoussaient, les reliefs ne s'accusaient pas, le paysage était comme ouaté de douceur triste et enveloppé d'une brume d'argent.

Aujourd'hui, c'est un être nouveau qui se révèle, c'est un mâle poète qui s'affirme dans *les Moissons de la Solitude*. Tous les lettrés, tous ceux qui pensent applaudiront à cette surprenante métamorphose, mais les poétiques jeunes filles et les critiques de salon seront déçus. Qu'ils ne lisent donc pas cette œuvre sévère qui ne fut pas écrite pour eux.

Cependant, comme l'évolution de Saisset fut assez lente, les âmes sensibles pourront découvrir encore, dans la partie de son livre intitulée : *les Voix de la Nature*, quelques rares vestiges de sa première manière, par exemple : *Au Chant de la Pluie*, *L'Odeur des Rosiers*, *Pour Consoler*.

* *Les Moissons de la Solitude* (Sansot).

*Je te dirai ces chants dont mon cœur est rempli.
Ils répandront leur gaieté claire sur la mousse,
Comme le bruit furtif d'un filet d'eau tremblant ;
Ils monteront vers toi, si légers et si blancs,
Que tu t'endormiras plus pensive et plus douce.*

N'est-ce pas que ces vers sont exquis ? Ils ont conservé tout le charme discret des premières œuvres, mais le rythme est plus ferme, la pensée plus nette ; la perfection est atteinte.

On lira aussi de larges descriptions somptueuses et mélancoliques, où la lune de nacre et d'or voyage sur le silence des forêts ; mais ici encore, Saisset apporte une vigueur d'analyse toute nouvelle ; il ne se contente plus de sentir confusément ; il définit, il explique, il caractérise son émotion, en présence de ce *profond paysage sentimental*. Puis, une large idée panthéiste sauve de la banalité cette molle rêverie lunaire. Le poète sent la communion des âmes et des choses ; le temps s'abolit,

*L'heure n'existe plus en moi.
Je vis dans l'éternel et j'ignore la chute
Des instants et des jours.*

La matière s'idéalise, se dilue, s'évanouit :

*Le temps semble arrêté dans l'étoffe des nuits.
Rien ne vit d'une vie unique et différente,
Tout est mêlé, tout s'harmonise et s'apparente,
Et le silence semble fait de tous les bruits.*

On voit par quelle gradation insensible le rêveur d'autrefois devient un penseur. C'est que Saisset a cherché et trouvé sa voie, il a démêlé enfin et reconnu sa personnalité vraie, il a reconstitué ce qu'il appelle « son visage essentiel ». Il semble qu'en lui deux êtres étaient en lutte, deux tendances apparaissaient, et c'est par

l'effort réfléchi, par l'énergie constamment tendue, que s'est dégagé et développé l'homme d'aujourd'hui.

*Ton but est de créer ton âme volontaire
Par un continuel et vigoureux effort.*

Le poète a renié sa rêveuse adolescence ; l'enfant d'autrefois lui semble un étranger :

*Dans ce tombeau sinistre où nul rayon ne rit,
Froide, et même pour moi reconnaissable à peine,
Dort à jamais l'âme d'enfant qui fut la mienne.*

Saisset a disséqué âprement cette âme pour en discerner l'instinct dominant, le caractère primordial ; après quoi, répudiant ou niant ses autres tendances, il n'a plus songé qu'à cultiver, à forcer, à exalter ce qu'il considère comme sa faculté maîtresse. Taillant en pleine chair, sculpteur et bourreau de lui-même, il a voulu se modeler, simplifier à l'extrême les lignes de son caractère, se mutiler presque, jusqu'à devenir « l'être unique » qu'il a rêvé de réaliser.

Voilà, certes, une pensée très haute, mais un peu périlleuse, un peu utopique et qui ne se traduirait pas en acte sans des déchirements et des luttes douloureuses. Je crois, pour ma part, qu'il est vain de vouloir contrarier la nature et substituer systématiquement un « moi » unique et artificiel à ce « moi » véritable, multiple et divers qui résulte de l'accord de tous nos instincts.

Cependant, ces réserves faites, il n'est pas possible de nier la grandeur et la valeur esthétique de la conception de Saisset. Il m'apparaît comme un apôtre de la volonté, un âpre stoïcien, un ascète, indulgent aux autres, dur à lui-même, et fanatisé, pour un temps, par un idéal trop haut. C'est chimérique sans doute, mais extrêmement

beau, d'autant mieux que sa philosophie donne une ampleur magnifique à ces doctrines. L'idée de Saisset est que tout se tient ou se relie dans le monde, que chacun a le devoir de remplir son destin, de ne pas se dérober à sa mission, d'obéir aux volontés de sa race, de réaliser aussi complètement que possible l'idéal entrevu par les ancêtres.

Ton être est enchaîné au rythme universel...

Ton but est d'écouter l'instinct qui te domine.

Rien de fort ne naîtra de ton esprit sauvage,

Si tu veux transgresser l'ordre que l'ont transmis

Du fond des siècles morts tes aïeux endormis.

Ton âme, d'eux à toi, suivit le cours des âges.

De ce qui vit en nous, rien ne s'abolira ;

D'autres éclairciront nos angoisses obscures ;

Nos esprits écloront en des âmes futures

Et c'est en d'autres cœurs que ton passé vivra.

Si l'on demande, maintenant, en quoi consiste le but cherché, en quoi consiste

le vrai moi-même impérissable,

Saisset répond :

Mais, orgueilleusement, dresse l'intelligence

À demeurer dans les chemins illimités.

Ainsi le poète réduit tout à la pensée ; la joie de comprendre, l'effort intellectuel le séduisent seuls ; il supprime le sentiment comme une plante parasite, il se dépouille de toute sensualité, presque de toute humanité ; il vit dans l'absolu, hors du temps et de l'espace, comme un pur esprit, resté sensible cependant à ce qu'il appelle les musiques métaphysiciennes des poèmes.

Après les citations qu'on vient de lire, il est à peine utile de signaler que le style de Saisset s'est modifié pour

s'adapter exactement à la traduction de ses austères pensées. Son vers, dépourvu d'épithètes, sobre, net et nu rappelle parfois la fermeté cornélienne ou la grave pureté de Vigny. Ses strophes philosophiques sont frappées comme des médailles dans un métal solide et sonore.

Voilà pourquoi je considère comme heureuse la crise d'âme qui a donné à notre poète de si mâles accents. Et mon amitié profonde ne s'alarme pas même des souffrances auxquelles s'exposerait Saisset, en persévérant dans la voie ardue qu'il s'est tracée et en poursuivant un idéal qui est au-dessus des forces humaines.

Je suis sûr, en effet, qu'une détente se produira et que, sans rien perdre des fortes qualités qu'il a si vaillamment conquises, notre poète se transformera encore pour s'arrêter désormais à une philosophie plus souriante, plus accommodante, plus optimiste.

Déjà se dessine cette évolution dernière dans le poème qui clôt *les Moissons de la Solitude* et qui est plutôt d'un sage indulgent, que d'un stoïcien intransigeant. Cette pièce est intitulée : *Bonheur*.

Elle contient la plus noble et la plus consolante strophe de l'ouvrage :

*Heureux qui peut garder son âme épanouie,
Comme une rose intacte au milieu des dangers,
Et regarder les maux comme des étrangers
Et sourire au bonheur des autres sans envie.*

Eh oui ! voilà le bonheur.

L'œuvre future de Saisset ne sera, je l'espère, que le développement de cette admirable pensée.

HENRY MUCHART

FLORILÈGE

A LA JEUNESSE

Pour Jean-Marc Bernard.

*F*antôme plus blanc, plus frais que l'aurore,
O Jeunesse, mystère des âmes sereines,
Ton voile s'étend sur l'âge qui dort encore
Quand l'aube de la vie est éclosée à peine.

*Tu t'approches, tu viens, tu entres muette,
Tu passes comme une rivière sans murmure,
Qui se hâte parmi les tendres violettes,
Et puis tu te perds dans une vie triste et dure.*

*O Jeunesse, printemps, charme angélique,
Amour sacré, vie qui répands la vie,
Hélas ! en recueillant ta fleur mystique,
Les ailes éployées, tu pars flétrie.*

AGENORE FRANGIPANI

Chanson Catalane.

CELLE m'a, de son clair regard,
 Plus aigu que n'est une lame,
 Percé comme avec un poignard
 L'âme.

J'aurais gémi jusqu'à demain,
 Sans pouvoir guérir la blessure
 Qu'elle m'a faite d'une main
 Sûre :

Mais je me glisserai sans bruit,
 A l'heure où s'éveille l'étoile,
 Sous la vérandah que la nuit
 Voile...

Là, contre un pilier adossé,
 Seul, je recueillerai dans l'ombre
 Les pleurs qu'elle jette au passé
 Sombre ;

Car je veux, comme les devins,
 Avec mon sang, avec ses larmes,
 Former un breuvage aux divins
 Charmes,

Et dans ce breuvage puissant,
 L'eau naîtra de ses pleurs que j'aime,
 Et le vin, ce sera mon sang
 Même !

EMMANUËL DES ESSARTS

Prière de Berceau.

A la jeune Mère
qui m'a fait écrire ces vers.

*P*etit Enfant pauvre et sans gîte,
Qui, près de l'âne au blanc museau,
Par une nuit d'hiver naquit
Sur de la paille pour berceau,
Puisqu'on dit que je vous ressemble,
Ayant les cheveux blonds tous deux,
Vers mes fragiles mains qui tremblent,
Vers mes yeux bleus, penchez vos yeux.

Donnez-moi, divin petit Frère,
Mon lait et mon pain chaque jour ;
Que ma voix soit pour la prière
Et que mon cœur soit pour l'amour.

Aux pauvres enfants de la ville
Qui, chétifs, ont déjà souffert,
Répandez la rosée fertile
De vos bras sur le monde ouverts.

Laissez longtemps à mes caresses
Les fronts blancs qui m'ont tant aimé ;
Qu'en vous, un jour, ceux-là renaissent
Qui n'étaient plus quand je suis né.

Gardez-moi mon père et ma mère
L'un pour l'autre toujours pareils,
Et que toujours à mes paupières
J'aie leur baiser sur mon sommeil.

Redondis, 7 Septembre 1907.

J.-R. DE BROUSSE

Philosophie et Religion.

La Réforme (1534-1573), par Dom H. LECLERCQ (1 vol. in-18, de la collection *Les Martyrs*, 4 fr. 50 : Paris, H. Oudin). — **L'Évangile : les Discours et les Enseignements de Jésus dans l'Ordre Chronologique**, par P. LANIER (1 vol. in-16 double couronne, 3 fr. 50 : Paris, G. Beauchesne). — **Saint Jean l'Évangéliste, sa Vie et ses Écrits**, par L. Cl. FILLION (1 vol. in-12, 3 fr. : ibid.). — **Saint Justin et les Apologistes du second siècle**, par J. RIVIÈRE, avec une introduction de Mgr BATAIFFOL (1 vol., de *La Pensée Chrétienne*, 3 fr. 50 : Bloud). — **Lamennais et Lamartine**, par Christian MARECHAL (1 vol., 3 fr. 50, ibid.). — **Grammaire de l'Assentiment**, par NEWMAN, traduction et notes, par M^{me} Gaston PARIS (1 vol., 6 fr., ibid.). — **Les Croyances Religieuses et les Exigences de la Vie Contemporaine**, par Ph. PONSARD (1 vol. in-16 double couronne, 3 fr. : Beauchesne). — **Pourquoi l'on doit être Chrétien**, par LEPIN (brochure in-16, 0 fr. 50, ibid.). — **L'Assomption de la Sainte Vierge**, par D. RENAUDIN (1 vol., de *Science et Religion*, 0 fr. 60, Bloud). — **Le Prétendu Mariage de Bossuet**, par GAIGNET (1 vol., ibid.).

L^e VII^{me} volume de la célèbre collection de don Leclercq rassemble une première série de textes sur les martyrs que fit la Réforme : les Chartreux de Londres, le cardinal John Fischer, le chancelier Thomas More, les prêtres, religieux et fidèles, massacrés en France, l'évêque Zamoyiski noyé à Posen, les ecclésiastiques et moines pendus à Brielle (Hollande), le F. Mineur Guillaume de Gaude pendu à Gertruyberghe. Il livre, en outre, de multiples détails sur les cruautés des Huguenots, les sauvageries des Gueux et les excès parfois frénétiques des Réformés d'Allemagne. Quelques textes retiennent, particulièrement les lettres de More et l'exhortation de Fischer sur la mort. L'impression en est très spiritualisante. Ceux qui conservent des illusions sur l'état d'esprit des premiers protestants et sur le

caractère du mouvement commencé par Luther, ceux qui sont toujours prêts à donner tous les torts à l'Eglise catholique et à pallier les méfaits et les forfaits de ses adversaires, ceux-là devraient bien consulter les documents réunis par dom Leclercq ; pas de meilleure lumière pour voir nettement les événements et les hommes de ce xvi^m siècle, où la violence des actions égala le trouble des idées.

L'introduction fait ressortir tour à tour très justement le patriotisme, la fermeté, la conscience et la foi des martyrs. Ceux de la Réforme ont, au moment de la mort, d'autres cris que ceux des premiers siècles, ils leur ressemblent tout à fait par la vaillance, la constance, l'amour de Dieu. Enfin, à cette époque où l'idée de patrie rayonne d'un si vif éclat, leur patriotisme n'est pas moins ardent que celui de leurs persécuteurs ; Anglais, Flamands et Français sont bien représentatifs du milieu dans lequel ils vécurent, eux aussi tiennent pour une forme du culte de l'idéal la passion pour l'indépendance et la grandeur de leur pays. Maintes pages sont à méditer dans ce livre ; les unes, pour ce qu'elles ajoutent au domaine de la vérité historique ; les autres, pour leurs enseignements ou leurs aperçus fructueux.

*
**

M. Lanier a eu la très heureuse idée d'extraire des Evangiles les enseignements de Notre-Seigneur et les récits qui les encadrent depuis son baptême jusqu'à son Ascension et de les présenter dans l'ordre chronologique. Il en est résulté une mosaïque très vivante et d'un effet fort impressionnant. A chaque division des Discours se relie une analyse des groupes d'idées principales et la solution des difficultés qu'elles soulèvent. Enfin, d'intelligents résumés, des commentaires dus aux interprètes traditionnels achèvent d'éclaircir le sens des textes, obscurs en tant d'endroits dans les traductions littérales, à cause des locutions au sens imprécis pour nous et des retranchements d'idées par ellipses, dont notre langue ne s'accommode point. Très soigneu-

sement préparé, ce livre rendra d'immenses services aux étudiants ecclésiastiques et à toutes les personnes qui s'appliquent à catéchiser la jeunesse.

Tout ce qui se rapporte au disciple que Jésus aima n'avait guère été traité sérieusement jusqu'à ce jour, du moins dans un seul volume, en dehors de savants ouvrages inaccessibles au public ordinaire. Grâce au travail de M. Fillion, ce public peut enfin connaître ce que la tradition et la conjecture prudente autant que scientifique nous apprennent sur la vie et les écrits de Jean. S'il y a pénurie de détails historiques sur la vie extérieure du quatrième Évangéliste, on possède, par contre, d'assez nombreux éléments pour esquisser son portrait moral, pour ébaucher sa spiritualité. Et n'est-ce pas là l'important ? On sait que l'éminent commentateur de la Bible compte parmi les mieux renseignés sur l'antiquité chrétienne, ainsi que sur les usages et les concepts hébraïques ; son livre ne laisse donc rien à désirer au point de vue de l'érudition et de la critique, ce qui ne l'empêche pas, ce dont nul ne se plaindra, d'être d'une lecture captivante. Des appendices mettent au point les questions relatives au lieu de la mort de la sainte Vierge, au séjour de saint Jean à Ephèse et aux *Acta Johannis* apocryphes.

*
*
*

Entre tous les écrits qui nous restent des Pères apologistes du II^e siècle, ceux de Justin sont des plus considérables ; il importait donc de les présenter dans la « Pensée Chrétienne ». M. Rivière s'est acquitté de ce soin le mieux du monde. Les textes de l'auteur du *Dialogue avec Tryphon*, ajustés dans un ordre logique, sont ingénieusement encadrés par des extraits d'autres apologistes, ses contemporains ou ses successeurs : Aristide, Minucius Félix, Athénagore, Tertullien, Théophile d'Antioche, Tatien, Hermias. Ainsi ce volume donne-t-il un tableau très net et même très animé du mouvement apologétique au second siècle. Dans une magistrale introduction, M^{gr} Batiffol dessine, en quelques traits larges

et sûrs, la systématisation doctrinale qui se dégage des écrits des Apologistes :

Ce qui la caractérise, et l'expression est courante chez eux, c'est que le christianisme est à leurs yeux une philosophie. Mais qui ne voit aussi que de cette philosophie sont bannis tous les mystères spécifiquement chrétiens, je veux dire surnaturels ? La Trinité à strictement parler, l'Incarnation de même, le péché originel, la rédemption, la grâce, les sacrements, n'y ont pas de place. Même la doctrine du Verbe est absente chez Minucius Félix. On a ainsi un christianisme raisonnable : mais est-ce encore le christianisme ? Une présentation est faite de la foi, qui dépasse la présentation catéchétique, celle dont le « Symbole des Apôtres » est le programme, au temps même de nos Apologistes. Une sagesse est substituée à l'Évangile, et cette substitution ne laisse pas d'être piquante, on l'a remarqué avant nous, puisqu'elle se produit à peine un siècle après que saint Paul a dénoncé la philosophie comme une illusion et prêché hardiment la « folie » et le « mystère » de l'Évangile. Les historiens modernes ont donc quelque apparence de droit à dénoncer dans l'œuvre des Apologistes une hellénisation du christianisme, une sécularisation.

Le seul tort de ces historiens, mais ce tort est capital, est de vouloir retrouver toute une théologie dans des affirmations qui ne pouvaient pas prétendre épuiser le sujet, et de considérer des plaidoyers occasionnels comme des « sommes ». On ne peut oublier que nos Apologistes ont écrit pour « ceux du dehors », pour les non-chrétiens, et avec le dessein de concilier au christianisme leur attention, leur sympathie ; l'apologétique tient toujours des défauts de l'exorde insinuant. On s'explique ainsi que sur les questions de doctrine ils se contentent de généralités. On manquerait de sens historique si on faisait aujourd'hui de leurs réticences des négations, ou si à la moindre de leurs affirmations on donnait une valeur dogmatique.

* *

L'histoire des idées, déclare justement M. Maréchal, est surtout celle des influences. Une idée, une fois produite, ayant une réelle existence, conserve dans tous les exemplaires qu'en peuvent tirer les imitateurs le cachet personnel dont l'a marquée son inventeur. Déceler et signaler celui-ci, à travers l'imitateur, constitue l'une des tâches de l'historien. Partant de ces principes et procédant d'après l'irréfragable méthode qui oblige à replacer les idées en fonction de la vie, M. Maréchal s'est attaché à établir que

Lamartine, né « disciple » et devenu traducteur éloquent, vulgarisateur génial, des idées qu'il n'a pas produites, a subi pendant plus de vingt années l'influence dominante, l'action effective et directe de Lamennais. Il y a pleinement réussi. En étudiant dans son développement même la biographie du poète, il prouve qu'à partir de 1817 la pensée sociale, politique, philosophique et religieuse de ce dernier reflète exactement celle du penseur de La Chênaie. Son livre a la solidité des travaux scientifiques et le charme des œuvres vivantes ; il convient d'en louer la haute conscience et le tour délicat, la psychologie pénétrante et l'impeccable érudition. Voilà pour reposer des pseudo-livres d'histoire.

..

Newman est de plus en plus étudié chez nous et le cercle de ses admirateurs ne cesse de s'élargir ; on fera donc un brillant accueil à la première traduction française de cette originale *Grammaire de l'Assentiment*, dont l'apparition fut sensationnelle sur la terre britannique. Il serait vain de tenter l'analyse d'une telle œuvre, nos lecteurs en savent tout le prix ; il faut la lire, même si l'on se sent rebuté par le génie anglais de son auteur, et l'on ne doit pas craindre de la fouiller afin d'en découvrir les qualités — il en est de précieuses — jusque sous les couches de fidéisme qui la recouvrent par ci, par là. Quant à la traduction, elle est fidèle, comme il sied et fait grand honneur à M^{me} Gaston Paris.

..

C'est avec un sens très net de notre ambiance que M. Ponsard examine les rapports de la croyance religieuse en général et du catholicisme en particulier avec les exigences de l'Esprit moderne. Cet esprit peut très bien se concilier avec le catholicisme, il l'indique, sans vaine rhétorique, avec justesse et clarté. Son ouvrage servira de dictame à beaucoup dont la foi s'inquiète des progrès actuels, et sans doute démontrera-t-il à quelques chercheurs indépendants que la doctrine du Christ reste la plus belle doctrine de vie.

En vue de rendre les fidèles de culture moyenne capables de défendre la religion autour d'eux, M. Lepin, dans *Pourquoi l'on doit être Chrétien*, a synthétisé les preuves traditionnelles de notre foi en l'existence de Dieu, l'existence de l'âme et d'une autre vie, la nécessité d'une religion, la vérité de la religion catholique. Excellente brochure de propagande.

*
**

Le travail de dom Renaudin expose, dans ses lignes essentielles, la croyance de l'Eglise à l'Assomption et en résume au mieux la doctrine depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. L'Assomption, rappelons-le, est un fait qui se rattache de lui-même à l'économie générale du dogme ; les raisons de son existence sont d'ordre doctrinal, c'est sur des arguments théologiques que repose l'absolue et entière certitude de la glorification complète de Marie en corps et en âme.

*
**

On a mené si grand bruit, ces dernières années, à propos d'un prétendu mariage de Bossuet qu'il n'était pas inutile de faire justice, par un travail péremptoire, des imputations calomnieuses et des interprétations malveillantes lancées par les détracteurs du grand évêque. Ce travail, M. Gagnet l'a réalisé selon les règles de la saine critique et de telle façon que tous les fidèles doivent lui en savoir gré. Nous traversons une époque où les plus sottes accusations trouvent du crédit, même chez d'honnêtes gens, il est donc plus que jamais nécessaire de protéger les gloires de l'Eglise contre les souillures des mécréants.

ALPHONSE GERMAIN

LIVRES REÇUS : *Evangelies Canoniques et Evangelies Apocryphes*, par Lepin. — *La Propagation du Christianisme dans les trois premiers siècles*, par J. Rivière. — *Qu'est-ce que la Foi ?* par Mallet. — *La Peur de la Vérité*, par B. Allo. — *L'Eau Bénite, ses Origines, son Histoire, son Usage*, par A. Gastoué. — *Vie de Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion*, par Saint Jérôme ; traduction, introduction et notes, par P. de Labriolle (très intéressantes études de SCIENCE ET RELIGION, Bloud).

Mouvement Régionaliste.

Deux Nouvelles Collections Régionalistes.



E n'ai pas l'intention de faire ici l'apologie du Régionalisme. On peut, en effet, admettre comme un fait d'évidence inéluctable le progrès continu des théories provincistes ; et que, des intelligences éminentes qu'elles ont récemment conquises, elles sont sorties précisées, fortifiées, classées et développées selon une robuste et merveilleuse logique.

Qu'il me suffise donc de saluer aujourd'hui, au nom de *l'Ame Latine*, deux initiatives généreuses à qui tout régionaliste sincère devra se montrer reconnaissant : celle de l'éditeur *Bloud* qui a fondé la *Bibliothèque Régionaliste* et celle de la *Librairie Nationale* qui inaugure la *Collection des Ecrivains Régionaux*.

Notre revue, qui, depuis sa fondation, combat pour les idées décentralisatrices, a signalé chaleureusement, dès la première heure, la fondation de ces collections nouvelles ; mais une louange spéciale et plus ample convient à de si généreux efforts.

Son but, M. Frédéric Charpin, directeur de la *Bibliothèque Régionaliste*, le définit nettement : « S'intéresser à tout ce qui concerne la vie des provinces ; étudier l'histoire, les traditions, les littératures, les richesses artistiques, les ressources économiques de toutes les régions françaises ; contribuer à la renaissance provinciale par des publications de vulgarisation et de propagande ». Telle est la grande tâche qu'il s'est imposée. Tous les jeunes écrivains, restés fidèles à la glèbe natale, savent combien il leur fut difficile de trouver pour leurs œuvres des éditeurs parisiens ; ils connaissent aussi l'insuffisance matérielle et les exigences de toutes sortes des imprimeries de province ; et, cependant, le succès ne va guère aux livres qui ne se présentent pas sous la firme d'une maison d'édition de Paris. En conséquence, ils auront été heureux d'apprendre l'intelligente et fraternelle initiative de M. Charpin. Avoir l'assurance qu'une importante librairie

parisienne accueillera toujours favorablement les œuvres franchement et véritablement provinciales ; et qu'elle les éditera en d'élégants petits volumes dont la modicité du prix assurera la vente facile et, partant, la notoriété de l'auteur ; — c'est tout ce qu'il faut pour stimuler le courage de tous les lutteurs régionalistes. Telle est la partie utilitaire de la tâche entreprise par les deux librairies nommées plus haut. Mais elles visent à jouer un plus noble rôle : donner toute une série d'études littéraires sur chaque province, sur chaque région, de façon à ce que la « personnalité » de cette province, de cette région, soit nettement dégagée et saisissable. Elles révèlent ainsi et par le fait que leur nécessité d'existence s'est fait sentir, le progrès réalisé par le Régionalisme dans le domaine de la pensée.

La Bibliothèque Régionaliste a déjà publié, suivant son programme, deux études fort attachantes : *Les Littératures provinciales*, par Charles Brun, *Aix en Provence*, par M. Charles Roux, ancien député de Marseille.

Dans l'introduction de son petit livre, enrichi de belles vues photographiques, M. Charles Roux nous avait prévenu modestement que, de la noble ville provençale « Henri de Régnier pourrait seul décrire la triste et séduisante beauté ». Eh ! je sais bien que l'aristocratique poète de la « Cité des Eaux » excelle à dégager la poésie des vieilles choses, des Ruines et de la Mort ; mais, qu'importe !... Je suis très satisfait de ma promenade dans les rues d'Aix en Provence, dans ses vieux hôtels, dans ses églises, etc., en compagnie de M. Roux, qui aime passionnément et qui connaît à fond son antique ville. — Quant au livre de Charles Brun, c'est une vraie « Défense et Illustration » du Régionalisme, mais où il y a plus que des phrases enthousiastes ; c'est une étude serrée, convaincante — une apologie selon la méthode positiviste. Elle est suivie d'une très utile esquisse d'une « géographie littéraire de la France » par M. de Beaurepaire-Froment et de plusieurs autres appendices.

Charles Brun se demande, à la fin de son étude, quelle peut être

l'influence des littératures provinciales dans la reconquête du régime politique décentralisé. Nous croyons un peu, avec Barrès, que la décentralisation politique doit tout naturellement précéder la décentralisation intellectuelle qui ne peut être qu'une conséquence. Mais nous savons aussi, avec Charles Brun, « que les poètes et les artistes ont souvent été les grands réveilleurs et les grands prophètes ». Les positivistes de l'Action française le savent aussi. Théoriciens du seul pouvoir politique assez fort pour décentraliser, ils ont besoin de connaître les anciennes provinces de France, et c'est pourquoi ils encouragent les littératures provinciales ; et c'est aussi pourquoi, je pense, la Nouvelle Librairie Nationale, où paraissent les ouvrages de l'important mouvement royaliste, vient également de fonder, sous la rubrique *les Pays de France*, une *Collection des Ecrivains régionaux*. Deux œuvres sont déjà parues. J'ai lu lentement, une chaque jour, les dix jolies nouvelles de M. Jean Nesmy, réunies sous ce titre : *l'Âme Limousine* ; — *Au pays de la Chabrette*. J'en ai savouré le bon goût de terroir ; j'en ai aimé la préciosité délicate et la tendresse qui s'y révèle pour les humbles vies des ouvriers et des paysans. J'en ai apprécié surtout le réalisme de bon aloi qui fait songer souvent à René Bazin ; et j'ai souri en pensant que l'auteur de *l'Âme Limousine* s'appelait Jean Nesmy — comme le bel amoureux de Rousille dans cette admirable « Terre qui meurt ». Un même charme se dégage du livre de M^{me} Marguerite d'Escola : *Les Sources claires* ; — *Au pays du Couserans*. C'est le délicat journal intime d'une jeune fille — dont la vie grave, sérieuse et pleine de foi, se déroule dans le cadre pastoral des montagnes ariégeoises. — La Nouvelle Librairie Nationale nous promet pour bientôt des œuvres signées de noms estimés : Henry Bordeaux, Frédéric Plessis, général Donop, Gabriel Aubray et Armand Praviel, dont les *Routes de Gascogne* feront connaître le tempérament complexe et l'esprit méridional — après que *Péché d'Aveugle* nous a révélé son âme tourmentée et mystique.

HENRI ARRÈS.

Notices Bibliographiques.

Robert LAUNAY : **Les CAGNEUX** (Librairie Mondiale, 10, rue de l'Université, Paris).

Les Cagneux, ce sont ces professeurs, ces « intellectuels », également difformes de corps et d'esprit, et qui, sans aucune expérience de la vie réelle, prétendent néanmoins décider de tout et prendre la direction de l'univers au nom de la science dont ils sont les pontifes. M. Robert Launay, dont le style est pittoresque et parfois truculent, convenait à merveille pour écrire le roman d'un de ces bouffons mandarins. C'est avec des reliefs violents qu'il a brossé le portrait de son héros, l'ineffable Babibot qui dut sa fortune à son assiduité au cours de Lœvy-Levisan. Remarqué par le maître, dont il était l'unique auditeur, il devint son gendre et ensuite son successeur dans sa chaire de la Sorbonne. Autour de Babibot gravitent des amis, des collègues, personnages grotesques, mais malheureusement trop réels, juifs et métèques, qui se sont emparés de la Sorbonne et du Collège de France ; il y a aussi un haut fonctionnaire de l'administration des Beaux-Arts, dont M. Launay nous raconte les fabuleuses mais historiques aventures. C'est avec la verve que l'on avait pu apprécier dans *Les Pères de la Démocratie* que l'auteur a mis en scène et fait défiler cette collection de « Cagneux », de mercantis et de bohèmes, installée par la troisième République aux places les plus distinguées de l'État. Parmi les scènes les plus réussies de la vie publique du héros, il faut signaler son discours au meeting antimilitariste, en compagnie de M. Bergeret, que nous avons été très heureux de retrouver. Babibot aurait été incomplet s'il n'avait pas été dreyfusard ; ce professeur de grammaire comparée, qui ne sait rien en dehors de quelques règles de philologie, était qualifié pour donner son avis sur les grands problèmes sociaux et sur un procès compliqué dont il ne connaissait pas les pièces.

Félicitons M. Launay de manier si bien le fouet de la satire sociale ; sa vigueur et son à-propos rappellent Léon Daudet, auquel il a justement dédié son roman.

H. R.

Les LIVRES d'ART

Pierre FONTS : **Le DÉCOR du QUATTROCENTO**
(1 vol, in-12 couronné. — Sansot).

Voici, sous un joli titre qui annonce fort exactement un attrayant volume, une causerie, plus qu'une causerie, une méditation d'artiste devant les douze fresques des Primitifs à la Sixtine. « Dans ce lieu merveilleux où rayonne l'essentiel génie de la Renaissance », l'auteur contemple et admire ; il observe avec l'exactitude de l'analyste, et, tout ensemble, avec la spontanéité du poète qui livre ses impressions aussitôt qu'il les a notées.

M. Pierre Fons a voulu étudier les *fonds* des fresques des maîtres du xv^m siècle qui précédèrent Michel-Ange dans la chapelle de Sixte IV. Le moyen de faire cette étude sans aborder la question, plus vaste, du sentiment de la nature chez les peintres du Quattrocento, et toucher incidemment aux éternels problèmes qui se présentent à quiconque, devant l'insaisissable modèle qu'est la Nature, voudra traduire la beauté ? Ces pages abondent en pensées ; elles évoquent en l'esprit du lecteur une multitude d'idées et de rapprochements, ouvrant des perspectives qu'on n'eût point soupçonnées si voisines, éveillant de latentes sympathies : un ample paysage se peut bien réfléchir tout entier en un limpide disque de cristal.

Le temps n'est plus où les visiteurs de la Sixtine, bien munis d'une provision d'extase préalable, acquise au pays de l'académisme — et plus communément au pays d'*oui-dire* — n'y regardaient que le *Jugement dernier*, et s'en retournaient comme ils étaient venus, les plus hardis osant, en grande nouveauté, lever les yeux vers les figures bibliques de la voûte, nul ne soupçonnant le cycle de peintures où les maîtres ombriens et toscans ont représenté la double histoire de Moïse et du Christ. Nous sommes, de tous points, l'envers de nos devanciers, et nous nous piquons, en outre, de n'imiter point leur exclusivisme en nos propres sympathies ; quand, la première fois, nous gravissons, pleins d'allégresse, l'escalier du Vatican, nous avons soin de commencer nos visites par la Pinacothèque et les *Stanze* : d'y aller après avoir vu la Sixtine serait courir fortune d'y être fort distraits, comme en une visite d'étiquette faisant suite à une visite d'amitié. Vraiment, on a bientôt fait d'oublier la froide machine de la *Bataille de Constantin*, dès que, sans transition, on est entré dans le *Studio* de Nicolas V.

Le sentiment de la Nature se déploie dans une sérénité, une intelligence et une émotion non-pareilles dans l'œuvre des Quattrocentistes. Inexistant chez Cimabue, réduit chez Giotto à quelques tracés schématiques, sommaire et timide — mais sincère, je tiens à ajouter cette précision — chez Fra Angelico, le paysage s'étale avec une somptuosité presque envahissante dans les tableaux et fresques du xv^{me} siècle italien. Ciels azurés, striés de fins nuages et sillonnés de sveltes oiseaux; frondaisons où se confondent le cyprès et l'olivier toscans avec le palmier méditerranéen; prairies en fleurs; jardins où s'ébattent de jolis *bestiolini* pareils à ceux qui, bondissant sur notre table, viennent mordiller notre porte-plume s'il court trop vite à leur gré; fonds de montagnes bleuissantes comme le doux et sauvage Apennin, perspectives de riants palais conclues par la nappe lapis lazuli de la mer Tyrrhénienne: c'est le *Décor du Quattrocento*. En un tel cadre, les maîtres peignent des histoires de sainteté, mais nullement absorbés par le sujet, ils peuplent leurs fresques de portraits contemporains: graves bourgeois de Florence en houppelandes sombres, grandes dames en surcôts de brocart, capitaines armés de plates damasquinées, sans parler des porporati en cappa de moire et capuce d'hermine: les spectateurs envahissent la scène. Les peintres du Quattrocento « cherchent à reproduire l'émotion réelle de leur temps, non point à ressusciter les émotions du passé », « ils racontent à nos curiosités admiratives ce qu'ils ont vu, et c'est par cette magnificence véridique et naturaliste qu'ils nous importent si fort », tandis que nous demeurons indifférents et bientôt en péril de trouver le temps long devant les abstractions et le style héroïque du xvi^{me} siècle, « ce décadent, dit très heureusement M. Pierre Fons, qui fut le siècle de l'orgueil humain. »

Epris de la nature et de la vie, le Quattrocento fut passionnément sincère. Le rôle de l'art, en effet, si grand vis-à-vis de nous-mêmes, ne doit-il pas être très humble vis-à-vis de la nature? « L'art, poursuit l'auteur, sera donc inévitablement réaliste, mais sans copier mesquinement son modèle en toute occasion ». La pensée de M. Pierre Fons, qui se complète d'une judicieuse restriction, serait, je crois, rendue plus exactement par un autre mot: « L'art sera naturaliste », et l'artiste se gardera également de l'idéalisme et du réalisme. L'idéalisme fait une fonction de mensonge, qu'il tende à exprimer l'effort ou la calme beauté, et son aboutissement sera le suicide de l'art. Copiée par de médiocres successeurs, la titanique vision de Michel-Ange se résout en boursouffure, et par ailleurs, de Raphaël concluant par des visages inertes des corps si parlants, M. Berenson a-t-il osé écrire que « si on mesurait Raphaël à l'étalon d'un Pollajuolo, on le précipiterait dans le limbe des médiocrités dorées et ennuyeuses »? Et le réalisme, lui, qui se vantait de saisir la nature, l'a caricaturée, l'a parodiée, l'a diffä-

mée. Ses complaisances sont allées à la *nature dénaturée*, aux monstruosités, aux déformations infligées par l'homme à « la grande défigurée ». Est-ce donc la nature que je devrai reconnaître dans les hideux produits de notre éducation d'utilitarisme ? devrai-je, de par le réalisme, confondre la plaine de Saint-Denys et ses obélisques d'usine avec la Pineta de Ravenne ? rêver d'un bois sacré devant les acacias-boules d'une guinguette de barrière ? entrer en extase devant une automobile, un agent de police en bourgeois, un monsieur en chapeau à huit reflets ? et, selon la boutade de Ruskin, devrai-je préférer à l'Apollon de Syracuse l'électeur de M. Gladstone ?

Préservé d'un double péril, les artistes, fidèles à la parole qui créa le préraphaélisme, iront à la nature en toute simplicité de cœur, sans rien retrancher, ni mépriser.

D'autre part, « l'amour et la sensibilité sont devant la mystérieuse nature des instruments égaux, sinon supérieurs à l'idée et à l'intelligence » : c'est le cœur qui nous rend capables d'émotion haute devant un bel horizon et qui découvre entre les êtres et les choses ces harmonies qui échappent à l'analyse scientifique. Le *sentiment esthétique* procède du cœur.

Tels furent les maîtres du Quattrocento et nous nous surprenons, à travers quatre siècles, à sympathiser avec eux de personne à personne, quand nous passons devant leurs fresques demeurées fraîches et pures, tandis que sur la voûte de Michel-Ange ternie et brunie, les ombres des géants s'agitent et nous menacent.

Et, ainsi devisant, l'auteur accomplit son pèlerinage en douze stations, hâtant le pas selon que la curiosité le presse, s'attardant selon que la sympathie le retient.

Le Pinturicchio, « Ombrien de naissance, Toscan d'idéal » triomphe dans le paysage, lui qui, en toute action vit d'abord le cadre et le voulut superbe. Son goût du détail plastique appelle sous la plume de M. Pierre Fons le nom de Gustave Moreau.

Une sympathie préétablie attirait l'auteur vers les trois fresques de Sandro Botticelli. M. Fons écrit ici quelques pages de vraie poésie, et je voudrais citer le passage où il dépeint les filles de Jéthro, ces « héroïnes raciniennes, fraternellement harmonisées aux joies ondulées du paysage et à la nerveuse robustesse des pins », près du vieux puits où boivent des moutons qui semblent avoir été bénis par le *Poverello* d'Assise. J'aime bien cette évocation de saint François ; j'ajoute que le patriarche d'Assise ne fut pas l'unique Saint ami des bêtes. Le corbeau de saint Benoît, les aigles de saint Colomban, les grands fauves des Pères du désert professent sur les Saints qui ont aimé Dieu et la nature son œuvre, la même reconnaissante opinion que le loup de Gubbio et les hirondelles de Bevagna. M. Pierre Fons, devant le

Moïse de Botticelli, pense au grand symbole de Vigny, et la fresque de la *Tentation du Christ* lui est comme une symphonie de ce chœur délicieux qui va de l'*Apollon Sauroctone* aux figures de Léonard de Vinci.

Le grave Ghirlandajo se montre quelque peu simplificateur à l'endroit du paysage. L'admirable baie, où il place la *Vocation des Apôtres* ne donne-t-elle point quelque pressentiment des paysages de Poussin ? Le nostalgique paysage de Luca Signorelli qui encadre les *Derniers Episodes de la Vie de Moïse* devait retenir l'auteur des *Adieux d'Octobre* et des *Pèlerins d'Emmaüs*.

Auprès de ses collaborateurs, le vieux Cosimo Rosselli était presque un ancêtre : il s'est associé, cependant, au renouveau que jadis il avait pu prévoir. Justement sa *Cène* se juxtapose à la *Remise des Clefs à saint Pierre*, du Pérugin. « A côté de l'éveil, la décadence, interroge M. Pierre Fons, et cela même prouve qu'ici un sommet fut atteint », « La composition architecturale accapare l'horizon, le rythme géométrique contrarie la spontanéité de la vie, le Pérugin s'apprête à enseigner à Raphaël l'incompréhension de la nature ». Certes tout n'aura pas été immérité dans l'apostrophe que le maître de Città della Pieve recevra un beau jour du peu gentilhomme Michel-Ange ; mais le Pérugin de la Sixtine, encore qu'il porte le germe du Pérugin des dernières années, n'est pas encore, à beaucoup près, l'ennuyé ajusteur de draperies similaires sur de gracieuses poupées dénuées de sentiment. Quand il travaillait à la Sixtine, le Pérugin était dans la plénitude et le parfait équilibre de ses forces, tout comme Luca Signorelli, et il est curieux de noter, avec un critique récent, ce rapprochement, en une heure unique de leur talent, de deux maîtres si absolument opposés ; cette constatation confirme la réflexion de M. Pierre Fons : « Un sommet fut ici atteint ». L'Académisme viendra, en effet, et avec lui la mort par une température polaire. « Seul héritier des préraphaélites, peut-être plus volontaires de logique esthétique, Vinci saura irradier le xvi^e siècle d'un calme et lumineux mystère, comme Vigny, héritier de Racine et de Chénier, brille de mieux en mieux aujourd'hui, tandis que s'éteignent dans les gloires des soleils défaillants et rapides les rhétoriques romantiques. »

Ainsi se conclut ce volume dont j'ai pensé faire le meilleur éloge en analysant avec fidélité et en citant largement. Les fervents du Quattrocento sauront gré de ce travail à M. Pierre Fons : ceux qui se proposent de revenir à la Sixtine, et ceux qui aspirent à y aller ; les uns, en lisant ces pages, retrouveront leurs souvenirs et même pourront documenter leurs admirations ; les autres, après les avoir lues, n'auront qu'à reconnaître, quand leur projet de pèlerinage sera réalisé.

A dessein, j'ai appelé cette étude une méditation. Les pensées y abondent. Cette abondance même ne risque-t-elle point, parfois, de

confiner à l'excès ? En quelques-unes de ces pages, M. Pierre Fons se trouve passer, sans nulle contention d'esprit, du domaine de l'art dans le domaine de la philosophie. Ne craint-il pas que maint lecteur qui le suivait avec joie dans les sentiers de la Toscane et de l'Ombrie ne ralentisse le pas en face d'austères avenues où il a peur des buissons et des fondrières ?... Impatient de pénétrer à la Sixtine avec M. Fons, le lecteur ne s'attend pas à rencontrer Hegel sur le seuil... Oh ! si la lumière de Rome allait du même coup se voiler de brume ! Mais il n'en est rien, c'est moins qu'une alerte, — c'est le soleil d'un matin de septembre qui éclaire les fresques de la Sixtine, ce soleil qui à la même heure, irise les eaux bondissantes des fontaines de la place de Saint-Pierre, et qui le soir, là-haut, par-delà les escarpements des bords du lac d'Albano, disparaît en dardant des rayons d'apothéose derrière la villa pontificale et le dôme de Castel-Gandolfo.

F. C.



ÉCHOS

Le Jeudi, 17 Octobre, a été célébré, dans le chœur admirable de la Cathédrale de Reims, le mariage de notre directeur Armand Praviel avec M^{lle} Marguerite-Marie Duval, fille de M. A. Duval, ancien bâtonnier, ancien président de l'Académie Nationale de Reims.

C'est S. G. Mgr Péchenard, évêque de Soissons, ancien recteur de l'Institut Catholique de Paris, qui a donné aux jeunes époux la bénédiction nuptiale, après leur avoir adressé une allocution magistrale, où il a bien voulu parler de l'Ame Latine et adresser à notre œuvre ses hauts encouragements.

D'ailleurs, notre Revue était brillamment représentée en Champagne par MM. Georges Brunet et Pierre Fons qui, à l'issue du déjeuner, ont lu de brillants épithalames et ont obtenu le plus vif succès. MM. François Tresserre, Alexandre Coutet, Louis Théron de Montaugé, J.-R. de Brousse avaient aussi voulu adresser de loin à M. et M^{lle} Armand Praviel des gerbes de poèmes qui accompagnaient et fleurissaient leurs vœux amicaux de bonheur.

Tout en faisant consacrer son union dans un des plus somptueux sanctuaires catholiques, l'auteur des Poèmes mystiques et de Pêché d'Aveugle n'a pas plus songé à abandonner le Midi que ne l'a songé le traditionaliste intransigeant, le fervent de l'Action Française, en s'agenouillant sur les dalles où pria Jeanne d'Arc et où s'est déroulée pas à pas notre histoire. Méridional fidèle, notre Directeur nous revient accompagné d'une exquise jeune femme, au courant de ses travaux et de ses projets, et dont l'aide charmante lui permettra encore de donner plus d'extension à notre Revue, plus de cohésion à notre groupe si nombreux et si uni. Tous les poètes de l'Âme Latine, qui déjà ont voulu saluer de leurs strophes leur future « Directrice », lui adressent leurs hommages et sont fermement convaincus que, sous sa gracieuse influence, va s'ouvrir pour notre revue une ère nouvelle de prospérité et de succès.

*
* *

Nous avons eu le regret d'apprendre, le mois dernier, la mort de M. Charles de Raymond-Cabuzac, secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux, qui avait succédé dans cette charge à M. le Comte Fernand de Rességuier, il y a un an à peine.

M. de Raymond-Cabuzac, dont la carrière s'était déroulée dans l'administration comme sous-préfet et préfet, avait joué, durant ces trente dernières années, un rôle considérable dans notre région, soit au point de vue des œuvres catholiques (enseignement libre, cercle d'ouvriers, Hospitalité de N. D. du Salut à Lourdes, prêt gratuit), soit au point de vue agricole, soit enfin au point de vue académique. Il était un des derniers de ces grands amateurs de jadis qui, sans produire d'œuvres importantes, possédaient néanmoins le goût et le tact nécessaires à la critique la plus bienveillante et la plus éclairée. Nous ne devons pas oublier la sympathie délicate qu'il montra toujours à nos poètes, soit dans les examens privés, soit dans son rapport de l'an dernier ; comment il aima à mettre les jeunes en lumière, soit au 3 Mai, soit dans sa brillante organisation des fêtes catalanes, le 5 Juin. Sous sa direction, les Jeux-Floraux ne dérogeaient point et continuèrent brillamment la route tracée jadis par M. Fernand de Rességuier. C'est un vrai Mainteneur qui disparaît avec M. de Raymond-Cabuzac, et nous avons tenu à lui adresser le suprême hommage d'une jeunesse qu'il aimait et qu'il avait su efficacement encourager.

L'ÂME LATINE.

Revue Recommandées :

- Le Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris.
L'Amitié de France, 117, rue de Rennes, Paris.
Le Mois Littéraire et Pittoresque, 5, rue Bayard, Paris.
L'Action Française, 42, rue du Bac, Paris.
L'Occident, 17, rue Eblé, Paris.
La Femme Contemporaine, 30, rue de la Vieille-Monnaie, Besançon (Doubs).
La Jeune Fille Contemporaine, 22, rue Cassette, Paris.
Antée, 9, rue Bréalmont, Bruxelles.
Vers et Prose, 24, rue Boissonnade, Paris.
La Revue Latine, 59, rue Monge, Paris.
Le Censeur, 43, rue des Belles-Feuilles, Paris.
Les Marges, 5, rue Chaptal, Paris.
Le Beffroi, 4, rue de la Rondelle, Roubaix (Nord).
La Revue des Flandres, 39, rue de Turenne, Lille.
Le Feu, 2, boulevard Mérentié, Marseille.
Poésie, rue Ligonier, Castres.
La Revue des Poètes, 18, rue de Staël, Paris.
La Revue Catholique et Royaliste, 48, rue d'Assas, Paris.
La Revue Augustinienne, Louvain.
Le Chroniqueur de Paris, 52, rue de Bourgogne, Paris.
Le Panache, 42, rue du Bac, Paris.
La Résurrection, Saint-Raphaël (Var).
La Rénovation Esthétique, 12, rue Cortot, Paris.
Le Penseur, 10, impasse du Maine, Paris.
La Revue du Traditionnisme, 60, quai des Orfèvres, Paris.
La Revue Méridionale, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.
La Terre d'Oc, 15, rue Denfert-Rochereau, Toulouse.
Pocsia, 2, rue Senato, Milan.
Das Literarische Echo, Berlin.



LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

PARIS — Boulevard Montmartre, 21 — PARIS



VIENNENT de PARAITRE

L'Ame Ensoleillée

POÈMES

PAR

LOUIS THÉRON de MONTAUGÉ

(Un Volume in-16. — 3 fr. 50.)

Paris. — PLON, éditeur.



Les Lilas refleurissent...

POÈMES

PAR

FRANÇOIS TRESSERRE

(Un Volume in-16 soleil. — 3 fr. 50)

Paris. — STOCK, éditeur.



De Cœur à Cœur

POÈMES

PAR

EDOUARD DULAC

(Un Volume in-16. — 3 fr.)

Paris. — PLON, éditeur.